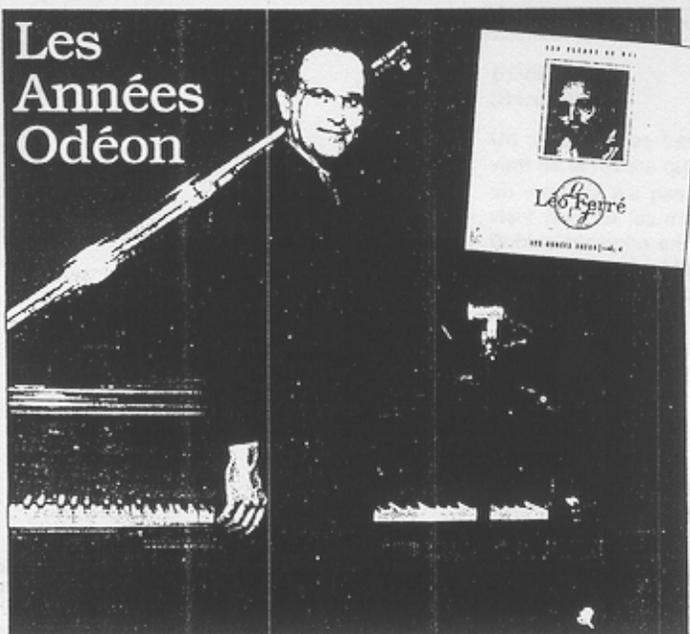


## LÉO FERRÉ



ployées à cette époque confèrent à ces disques – à l'origine publiés en 78 tours – un charme certain. L'orchestration, quoique complète, est toujours laissée en arrière. La voix est ici prépondérante, mise en avant, donc en valeur. Elle est le vecteur prioritaire et n'a pratiquement souffert d'aucun des effets techniques auxquels nous sommes habitués, d'où une pureté de bon aloi. Parallèlement à son engagement poétique, Léo chante sa vision politique. Sa déclaration la plus claire est contenue dans « Graine D'Ananar » (reprise par les Garçons De La Rue), plus fin que le futur « Les Anarchistes », hymne convenu et inutilement démonstratif. L'anticléricalisme était alors encore d'actualité. On le sent bien à l'écoute de « Les Cloches De Notre-Dame », « Notre Dame De La Mouise » ou « Merci Mon Dieu », bien que Léo se montre ici moins direct et moins virulent que dans « Monsieur Tout Blanc ». La plume de Léo est acerbe. Son portrait du genre humain dans « L'Homme », ou « Le Parvenu », est un vrai jet de vitriol. Quinze ans avant 1968, « Vitrites » fustige la société de consommation et présage de « Vise La Réclame ». L'invention de l'auteur atteint au sublime avec une œuvre profondément originale comme « La Chambre », un effort pétique pur. Parfois, Léo parvient à mêler la critique sociale et une inspiration plus universelle, comme dans « Paris-Canaille ». Le premier volume réunissant les enregistrements effectués entre 1953 et 1954, le deuxième est entièrement consacré à 1955. Léo atteint ici, déjà, une véritable maturité. Comme chez tous les poètes majeurs, son œuvre revient sans cesse sur les thèmes importants : l'humanité, l'amour et la mort. Contrairement à des compositeurs comme Charles Trenet, Charles Aznavour ou même Georges Brassens, Léo Ferré ne fait montre d'aucune influence américaine. En la matière, on peut raisonnablement exclure « Mon Sébasto » et « La Vie Mo-

derne », vaguement bluesy, « La Zizique », « Le Jazz Band » et « Dieu Est Nègre », dont le swing est de circonstance, ainsi que « C'Est Extra », tentative pop en compagnie du groupe Zoo. Bien que fan de classique, Léo se réfère principalement aux anciennes chansons populaires. Il ne balance quasiment jamais. Sur scène, il n'est d'ailleurs accompagné ni par un bassiste ni par un batteur. Bien qu'amateur d'improvisation (exercice qu'il pratique fréquemment), Léo représente le chansonnier français type... malgré ses origines italiennes. Il n'est pas rock, coco ! On pourrait ici établir un parallèle avec Jacques Brel, que le jazz semble avoir également laissé totalement froid, en tout cas en tant que faiseur de chanson. Si sur les disques réalisés en janvier et février 1955 on peut entendre l'accompagnement d'un orchestre, pour ceux du mois de novembre, Léo opte pour la simplicité d'un simple orgue/guide-chant, dont il joue lui-même, comme à l'époque des petits cabarets, quand il se produisait seul au piano. Cette ascèse rend les chansons encore plus belles, plus poignantes. « L'Amour » s'élève comme une véritable prière ! On notera le goût de Léo pour les titres courts, simples, directs et explicatifs. Cette volonté de concision est patente devant la quasi-similitude de « Notre Amour », « En Amour » et « L'Amour ». « Pauvre Rutebeuf » est généralement considéré comme l'un des véritables chefs-d'œuvre de Léo Ferré. Par son indiscutable qualité, cette magnifique adaptation de l'un des plus célèbres et des plus beaux poèmes de notre patrimoine (écrit par Rutebeuf au 13<sup>e</sup> siècle) atteint à la beauté universelle, allant jusqu'à séduire la chanteuse américaine Joan Baez. En mars 1955, Léo se produit à l'Olympia, en vedette (il y est passé l'année précédente, en première partie de Joséphine Baker). C'est l'occasion pour Odéon de réunir douze titres sur le premier 30 cm de Léo, intégralement reproduit sur le cinquième CD de ce coffret.

Le passage à Bobino, en janvier 1958, est représenté par quatorze chansons (dont trois créations) : « Comme Dans La Haute », « Flamenco De Paris » et « Les Indiférentes » qui occupent tout le sixième volume. Léo y est soutenu par Paul Castanier (piano), Jean Cardon (accordéon) et Barthélémy Rosso (guitare). En 1956, Léo Ferré publie « Poètes, Vos Papiers », un recueil de poésies. Certaines sont dites par Madeleine sur un album portant le même nom. Pour l'occasion, Léo enregistre « L'Eté S'En Fout » et « Les Copains D'La Neuille » avec Barthélémy Rosso à la guitare. Le disque « Poètes, Vos Papiers », de Madeleine Ferré, n'a pas pu être inclus ici, pour des raisons contractuelles, mais il fait l'objet d'une publication en CD à part. On peut toutefois entendre la voix mutine de la compagne de Léo dans « Le Guinche » (reprise par Juliette Gréco). Quant aux deux chansons de Léo, on peut les retrouver sur un mini-CD, considéré comme le huitième volume, consacré à ces deux raretés auxquelles on a ajouté trois inédits : « Moi, J'Vois Tout En Bleu... », « Soleil » et « Noël ». En 1957, Léo Ferré met en disque « La Chanson Du Mal Aimé », un oratorio déjà exécuté publiquement, à Monaco, trois ans plus tôt. Il s'agit d'un poème de Guillaume Apollinaire auquel Léo a donné une musique néo-classique. Madeleine est ici créditée comme réalisatrice dramatique. Cet opéra, dans lequel Léo ne chante pas lui-même, occupe le volume sept. La rencontre d'un fou de poésie comme Léo Ferré avec l'œuvre de Charles Baudelaire était inévitable. Elle a lieu en 1957, le temps d'un album lumineux, dont la reproduction en CD souligne les nuances. Le mariage entre le texte et la composition est parfois idéal (« L'Invitation Au Voyage », « Le Serpent Qui Danse », « Les Métamorphoses Du Vampire ») et l'on ne peut plus jamais relire ces textes sans entendre les mélodies de Léo Ferré ! Léo raconte (c'est dans le livret) qu'à douze ans il a vu le film « Partir » au cours duquel « L'Invitation Au Voyage », mise en musique par Duparc, y était chantée. Ce serait là la source de son inspiration. En mars et avril 1958, Léo Ferré se consacre à nouveau à une série de chansons, au sens habituel du terme. L'album qui en résulte est intitulé « Encore Du Léo Ferré ». On le retrouve sur le troisième volume de ce coffret, logiquement réuni avec les titres du EP précédent, enregistrés en novembre 1957. L'association avec Jean-Roger Caussimon s'avère à nouveau fructueuse. Nous lui devons des réussites comme « Mon Sébasto », « Mon Camarade » et surtout « Le Temps Du Tango », miraculeusement inspiré. Léo le provocateur, le caricaturiste, s'en donne à cœur joie dans « La Vie Moderne » (bien que ses attaques des best-sellers du moment paraissent bien désuètes aujourd'hui) et dans « Dieu Est Nègre ». Ce coffret, préparé par Eric Didi, avec la collaboration de Jean-François Brieu (auteur des articles consacrés à Léo Ferré dans JBM) est complet et joliment présenté, avec deux livrets, dont un consacré à la reproduction de tous les textes. Une réussite.

Jean-William THOURY